

G. Rist (ed), *La culture otage du développement ?*,
Paris : L'harmattan / UNESCO / EADI, 1994.

Mariatou Koné



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/apad/2343>

DOI : 10.4000/apad.2343

ISSN : 1950-6929

Éditeur

LIT Verlag

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 1994

Référence électronique

Mariatou Koné, « G. Rist (ed), *La culture otage du développement ?*, Paris : L'harmattan / UNESCO / EADI, 1994. », *Bulletin de l'APAD* [En ligne], 7 | 1994, mis en ligne le 13 décembre 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/apad/2343> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/apad.2343>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Bulletin de l'APAD

G. Rist (ed), *La culture otage du développement ?*, Paris : L'harmattan / UNESCO / EADI, 1994.

Mariatou Koné

- 1 Cet ouvrage est un recueil de huit textes abordant chacun le rapport culture/développement sous un angle différent selon la discipline (économie, sociologie, histoire, politique, anthropologie culturelle, anthropologie du droit, santé). Tous ces textes essaient de répondre à la question principale du livre : la culture est-elle l'otage du développement ?
- 2 Déjà dans le texte introductif de G. Rist, la réponse à cette question est claire. La culture est l'otage du développement parce qu'on essaye d'expliquer toute action de développement par le culturel : soit l'action échoue à cause de la culture des populations cibles à "développer" qui sont réfractaires et dans ce cas, la culture est un frein pour le développement, soit ce sont les développeurs qui fétichisent l'usage ou la prise en compte du culturel dans toute action de développement. Dans ce dernier cas, la culture devient un partenaire et un outil du développement (l'auteur parle "d'une instrumentalisation de la culture").
- 3 Les récits qui suivent peuvent se regrouper en deux blocs : un grand bloc d'auteurs qui tiennent des discours théoriques sur l'utilité ou non d'enfermer la culture dans le développement, et un petit bloc de deux auteurs qui font des études de cas sur cette situation. C'est ainsi par exemple que G. Rist théorise sur trois manières d'envisager le rapport entre les deux notions que sont le développement et la culture, pendant que S. Latouche dénonce l'exploitation des pays du sud par les occidentaux au nom d'une culture dominante qu'est le capitalisme. E. Le Roy s'inscrit dans la même lignée en prônant le métissage plutôt que l'éternelle dichotomie tradition/modernité tandis que P. Kaarsholm montre comment le théâtre populaire et le roman ont été vecteurs de changement politique au Zimbabwe, et R. Avakov nous explique comment s'opère la réhabilitation de l'histoire russe face à ce qu'il appelle "la civilisation techno-industrielle".

- 4 Un texte a retenu notre attention, c'est celui de M. Kilani, anthropologue social et culturel, qui s'interroge sur la pertinence de l'anthropologie du développement en tant que sous-discipline de l'anthropologie elle-même. Selon cet auteur, l'anthropologie du développement ne devrait pas exister en tant que sous-discipline autonome. Plusieurs critères lui permettent d'argumenter son idée, notamment celui relatif à la définition première de l'anthropologie : "discours sur les autres". Ce qu'on appelle aujourd'hui développement, n'est que la reformulation d'un terme du 19ème siècle qui a justifié de nombreuses conquêtes dont la colonisation par exemple ; ce terme c'est la civilisation.
- 5 Pour lui, le développement en tant qu'objet n'existe pas. Pour Kilani (1994 : 17), tout anthropologue (en référence à la définition première de l'anthropologie) étudie des faits de développement. Il s'ensuit alors que "le développement n'est pas une réalité en soi, une réalité qui s'impose par son évidence même au regard de l'observateur, mais... relève d'une construction donnée par le type d'action qui la sous-tend". Ainsi, insister sur la prise en compte des facteurs sociaux et culturels dans les actions ou opérations de développement peut être fait par tout anthropologue sans être spécialiste du développement. Les anthropologues du développement étudient des groupes sujets au développement, or ces groupes sont les objets traditionnels d'étude de tout anthropologue.
- 6 Kilani critique aussi l'anthropologie du développement par rapport à ses méthodes qui, selon lui, ne reflètent pas les démarches anthropologiques. Par exemple, il reproche aux anthropologues du développement de n'étudier que les développés alors qu'il serait logique dans une perspective anthropologique d'étudier tous les groupes (développeurs et développés). Là-dessus, il serait intéressant que Kilani se réfère à certains travaux en anthropologie du développement qui utilisent l'approche stratégique et l'interactionnisme pour étudier des groupes d'acteurs, des groupes stratégiques, pour se rendre compte que les développés ne sont pas les seuls étudiés et que l'approche globalisante est bel et bien une démarche anthropologique respectée et utilisée en anthropologie du développement. Après l'énumération d'une série de critiques, Kilani se demande en fin de compte qu'elle est l'utilité pratique, la finalité pragmatique de l'anthropologie du développement.
- 7 Grosso modo, Kilani réfute tous les arguments de Olivier de Sardan (APAD n°1 à 6) et les partisans de l'anthropologie du développement. Il serait intéressant de voir dans les colonnes des prochains Bulletins de l'APAD un débat sur ce sujet, non pour raviver une querelle, mais pour apporter des éclairages qui somme toute font avancer toute discipline.